

LA NAISSANCE DE JÉSUS

1. LE FORMULISME DES NAISSANCES	2
2. « SON FILS, LE PREMIER-NÉ »	3
2.1 La virginité <i>post partum</i> de Marie	3
2.2 Le Premier-né	6
3. « COUCHÉ DANS UNE MANGEOIRE »	7
3.1 Né pour être mangé	7
3.2 Symbolisme du bœuf et de l'âne	9
3.3 Les enseignants palestiniens à l'école de Rabbi Iéshoua	12
3.4 Les enseignants païens à l'école de Rabbi Iéshoua	13
4. LE CONTEXTE HISTORIQUE	14
4.1 Fondement astronomique de l'année de naissance de Iéshoua	14
4.2 Fondement scripturaire de la date de naissance de Iéshoua	15
4.3 Naissance de Iéshoua, solstice d'hiver et Fête de la Lumière	17
CONCLUSION	18

1. LE FORMULISME DES NAISSANCES

La récitation de Luc sur la naissance de Jésus nous fournit un exemple de formulisme :

« **Et il advint** quand ils étaient là
que furent accomplis les jours
où elle devait enfanter
et elle (enfanta) son fils, le premier-né. »
(Lc 2, 6-7)

Il suffit de comparer avec deux autres passages de Luc, pour saisir la stéréotypie des formules dans leur variation :

« **Et il advint que furent accomplis les jours** *de son service*
et il retourna dans sa maison. »
(Lc 1, 23)

« **Et il advint** pour Elisabeth
que furent accomplis les jours
où elle devait enfanter
et elle (engendra) un fils... »
(Lc 1, 57)

Il faut d'ailleurs noter que, dans la Bible, on naît de façon formulaire :

« Et elle conçut
et elle enfanta Caïn
et elle dit :
« J'ai acquis un homme avec YHWH ». »
(Gn 4, 1)

« Tu vas concevoir
et tu enfanteras un fils... »
(Jg 13, 4-5)

« La femme enfanta un fils
et elle le nomma Samson. »
(Jg 13, 24)

« Anne conçut
et, au temps révolu, elle enfanta un fils
qu'elle nomma Samuel
car, dit-elle, je l'ai demandé à YHWH. »
(1 S 1, 20)

« Voici que la vierge concevra
et enfantera un fils
et on l'appellera du nom d'Emmanuel... »
(Is 7, 14)

« Et Elisabeth ta femme t'enfantera un fils

et tu l'appelleras du nom de Jean. »
(Lc 1, 13)

« Et voici que tu concevras
et enfanteras un fils
et l'appellera du nom de Jésus. »
(Lc 1, 31)

« Et elle enfantera un fils
et tu l'appelleras du nom de Sauveur
car celui-ci sauvera son peuple de ses péchés. »
(Mt 1, 21)

« Et il ne la connut point
jusqu'au jour où elle enfanta un fils
et où il l'appela du nom de Jésus. »
(Mt 1, 25)

A travers les différentes variations, on devine le moule formulaire suivant :

« Et voici qu'elle conçut
et elle enfanta un fils
et elle l'appela du nom de...
parce que... »

2. « SON FILS, LE PREMIER-NÉ »

2.1 La virginité *post partum* de Marie

Le terme grec que nous traduisons par « premier-né » est *πρωτοτοκος* qui signifie le premier d'une série, ce qui en suppose d'autres qui suivent. D'où une interprétation possible : Iéshoua ne serait pas le seul enfant de Marie qui en aurait eu d'autres par la suite. Les évangiles ne parlent-ils pas des « frères de Iéshoua » ?

On sait que l'existence de « frères de Jésus », ainsi désignés par les Evangiles, ont amené un certain nombre d'exégètes, particulièrement protestants, à penser que Marie a eu d'autres enfants, avant ou après Jésus.

« Il est bel et bien question de *frères* de Jésus dans le Nouveau Testament.

« Marc en parle deux fois. En Mc 6, 3, il donne même leurs noms : Jacques et Joset, Simon et Jude... et mentionne ses sœurs. En Mc 3, 21, une allusion leur est faite et ils apparaissent directement en Mc 3, 31 : « arrivent sa mère et ses frères ».

« Chez Matthieu, on les trouve également en Mt 12, 46-47 et 13, 35.

« Luc les signale également en Lc 8, 19-20 et Ac 1, 14 : « Tous unanimes, étaient assidus à la prière, avec quelques femmes dont Marie la mère de Jésus et avec les frères de Jésus », et Paul en 1 Co 9, 5. Il semble même bien établi que l'un d'entre eux, Jacques, « le frère du Seigneur », ait joué un rôle de premier plan dans l'Eglise de Jérusalem (cf. Ga 1, 19).

« Outre leur présence (Jn 2, 12 et 7, 3, 10), Jean signale leur incrédulité : « Même ses frères ne croyaient pas en lui... » (Jn 7, 5).

« Toute la question est de savoir quel est le sens exact du terme grec *adelphoi* : si l'on admet que dans certains cas le terme évoque la parenté spirituelle (ainsi Mt 25, 40) et peut donc désigner les

disciples (par exemple Mt 28, 10 ou Rm 8, 29), on peut hésiter pour les autres occurrences entre deux significations.

« Pour les uns, le mot désigne clairement la parenté charnelle de Jésus et plus précisément ses frères cadets, nés de l'union ultérieure de Marie et Joseph. Les tenants de cette compréhension du mot soulignent volontiers que tel est en effet le sens le plus obvie du mot grec, cette langue possédant un autre vocable – *anepsioi* – pour désigner les cousins.

« Mais d'autres plaident pour entendre « frères » au sens large de « cousins » ou « parents »¹ faisant trois remarques à l'appui de leur interprétation.

« Tout d'abord, ils font observer que, à la différence de Jésus (cf. Mc 6, 3), ses « frères » ne sont jamais appelés « fils de Marie » et que Marie, même quand elle se trouve avec eux (Ac 1, 14) n'est toujours appelée que « la mère de Jésus ».

« Ensuite, il est reconnu que, dans la Bible, les mots *frère* et *sœur* couvrent un large champ sémantique. En hébreu et en araméen, le mot 'ah peut désigner un frère de sang, mais aussi un demi-frère (Gn 42, 15 ; 43, 5), un neveu (Gn 13, 8 ; 14, 16) ou un simple cousin (Lv 10, 4 ; 1 Ch 23, 21-22). Les langues sémitiques, si elles ont un mot pour dire *oncle* ou *tante*, n'en ont pas pour rendre *cousin*. Se conformant à la manière orientale, les traducteurs grecs de la Bible ont donc pu traduire l'hébreu 'ah par *adelphos*, frère, et non par *anepsios*, cousin. Si bien que, sur cette lancée, le mot *frère* du Nouveau Testament pourrait fort bien désigner ce que nous appelons un cousin, de même que le mot *sœur* dérivé de la même racine hébraïque.

« Pour ce qui est du mot grec *anepsios*, Pierre Grelot précise qu'il est employé une seule fois dans le Nouveau Testament, en Col 4, 10, « chez un auteur qui écrit en grec et emploie exactement la terminologie grecque, dans un contexte où il s'agit de préciser une parenté : « Marc, cousin de Barnabé ». Les traditions évangéliques, formées originellement en milieu sémitique, plus probablement araméen, recourent aux conventions culturelles de cette langue, identiques sur ce point à celles de l'hébreu, d'autant que les évangélistes imitent volontiers le langage de la Bible elle-même »².

[Notons que c'est la même position qu'adopte Marcel Jousse dans l'un de ses cours : « M. le Professeur Goguel a eu beau jeu de dire aux catholiques : « Mais comment se fait-il que si votre évangile est écrit en grec, vous ayez ce mot *adelphos* et non pas un autre mot qui veuille dire cousin, car, en grec le mot *cousin* existe [*anepsios*]. Donc il faut comprendre *adelphos* dans le sens littéral de frère. Ce n'est pas facile à rétorquer l'argument de M. Goguel. Si les grecs ont leur langue courante à leur disposition quand ils écrivent à pleine plume, à pleine encre les évangiles, pourquoi mettent-ils *adelphos* quand ils veulent plus qu'*adelphos* ? C'est qu'ils sont pris par le système de traduction décalque où 'ha se traduit par *adelphos*, où Abbâ se traduit par Pater, [Berâ se traduit par] uios ou Rouhâ se traduit par Pneuma. Evidemment, il faut connaître le mécanisme. »³]

Mais revenons sur ces fameux frères de Jésus, en particulier Jacques et José, qui sont nommés en Mc 6, 3 :

« N'est-il pas le charpentier, le fils de Marie

¹ « « Même père, même mère » : encore une expression courant ici en Afrique et qui n'aurait guère de sens en France. En effet, qu'est-ce qu'un frère, une sœur, sinon celui qui est issu de l'amour du même père et de la même mère que moi. Mais ici il en est autrement dans la façon de s'exprimer. Un frère, une sœur, c'est beaucoup plus : le demi-frère, la demi-sœur, le cousin, le neveu, le beau-frère, le parent éloigné... et finalement le cohabitant du même toit, de la même « soukala » (le hameau ou le pâté de maisons) et finalement l'habitant du même village. Si bien que pour parler d'un vrai frère, d'une vraie sœur, on ajoute : « C'est mon frère, même père, même mère ». [...] Finalement, ce concept de frère, de sœur, est assez flou en Afrique ; le terme a une acception très large... » (Gérard GUITTON, *La Croix*, 9 décembre 1980, *Même père, même mère*).

² Pierre GRELOT, *La conception virginale de Jésus et sa famille*, dans la revue *Esprit et Vie*, n° 46 du 17 novembre 1994.

³ Marcel JOUSSE, *Hautes Etudes*, 11 décembre 1934, 5^{ème} cours, *L'Ange interprète des gestes symboliques*, pp. 103-104).

et le frère de Jacques, de José ? »

Or, nous retrouvons dans ce même évangile, ces mêmes « frères », Jacques et José, en Mc 15, 40, où ils sont présentés comme les fils d'une certaine Marie qui se tenait au loin avec Marie Madeleine :

« Il y avait aussi des femmes
qui regardaient au loin
et, parmi elles, Marie Madeleine,
Marie, mère de Jacques le Petit et de José... »

laquelle Marie se retrouve, le shabbat terminé, avec Marie Madeleine et Salomé et est qualifiée de mère de Jacques seulement :

« Le shabbat terminé, Marie Madeleine, Marie mère de Jacques et Salomé... »
(Mc 16, 1)

Or, cette Marie, présente le shabbat terminé avec Marie Madeleine, est qualifiée par Matthieu comme étant « l'autre Marie » :

« Après le shabbat,
à l'heure où commençait le premier jour de la semaine,
Marie Madeleine et l'autre Marie viennent faire leur visite
au tombeau de Jésus. »
(Mt 28, 1)

Pourquoi « l'autre Marie » si ce n'est pour la distinguer de Marie, mère de Jésus ? En effet, nous retrouvons cette autre Marie, dans Jean, où, cette fois, elle est qualifiée de « sœur de Marie (la mère de Jésus) et femme de Clopa » :

« Or, près de la croix de Jésus se tenait sa mère,
avec la sœur de sa mère, Marie, femme de Clopa,
et Marie Madeleine. »
(Jn 19, 25)

Il résulte de tout ceci qu'il y avait une autre Marie que Marie, mère de Jésus, et que cette Marie était la mère de Jacques et de José, qui ne pouvaient donc être les frères de Jésus au sens strict. De plus, on aura remarqué que cette autre Marie est qualifiée de « sœur de Marie, mère de Jésus ». Il y aurait donc eu deux sœurs portant le même prénom ? Etrange, non ! Sauf si le mot « sœur » est lui aussi utilisé au sens large de « parent ». Et si donc, cette Marie n'est pas la sœur de Marie, au sens strict, ses fils ne sont donc même pas des cousins de Jésus, à moins que Clopa ne soit le frère de Marie, mère de Jésus (ce qui n'est pas affirmé par les évangiles) et que l'autre Marie ne soit donc la belle-sœur de Marie.

« Enfin on notera que, sur la croix, Jésus confie sa mère à Jean et non à ses frères, ce qui serait étonnant s'ils étaient ses frères de sang... »⁴

Un autre argument avancé pour prétendre que Marie a eu d'autres enfants est la mention de « fils premier-né » dont parle l'évangile de saint Luc au moment de la naissance

⁴ Philippe LOUVEAU dans un document à la disposition de la paroisse de La Queue en Brie, daté de mars 1997.

de Jésus : « Et elle enfanta son fils premier-né » (Lc 2, 7). Premier-né pourrait sous-entendre premier d'une série d'autres. Deux remarques à ce sujet.

La première est soulevée par Marcel Jousse qui fait remarquer que le terme hébreu ou araméen sous-jacent au terme grec *prototokos* est *bakour* qui signifie « le fendant » et qui n'évoque absolument pas l'affirmation d'un premier d'une série. Il s'agit de celui qui ouvre le premier la matrice maternelle sans que cela suppose des successeurs :

« Quand on nous dit que Mariâm, chose extraordinaire, a eu certainement d'autres enfants parce que nous avons le *prototokos*, le *primo genitus* et qui dit *prototokos* signifie qu'il y a d'autres enfants. Oui, en grec. Mais précisément en hébreu et en araméen, c'est tout simplement *bakour*, le fendant, c'est peut-être un peu délicat à dire, mais nous faisons de la science. Le premier-né c'est le fendant, celui qui fend l'enveloppe, et là nous avons affaire à une chose qui ne s'équilibre pas avec d'autres membres, nous avons là une unité qui se satisfait à elle-même. Je ne fais pas de théologie, mais je dis : il y a des discussions à perte de vue entre deux écoles théologiques alors que nous avons seulement à nous demander que veut dire l'araméen. C'est le fendant, c'est-à-dire celui qui vient en fendant la paroi et non pas du tout celui qui doit en avoir un après.»⁵

2.2 Le Premier-né

La deuxième remarque est la suivante. Si l'évangéliste, qui traduit en grec, est obligé d'après le principe de la traduction décalque de traduire *bakour* par *prototokos*, il n'est pas interdit non plus de supposer qu'il veuille lui donner un autre sens, sachant que Luc était le traducteur de Paul. En grec, le texte affirme littéralement : « et elle enfanta le fils d'elle le premier-né ». « Le fils d'elle » et « le premier-né » sont à l'accusatif. Les traductions courantes parlent de « fils premier-né », faisant de l'expression « premier-né » un adjectif, ce qui rend probablement le sens du grec. Mais est-il interdit d'y déceler autre chose ? Et si l'évangéliste Luc, traducteur de Paul, nous renvoyait à la notion si chère à saint Paul de « Premier-né des créatures et Premier-né d'entre les morts » ? Si Iéshoua est bien le premier d'une série, ce n'est pas tant d'une série de frères de sang que de la série des créatures dont il est l'auteur et de la série des morts dont il est le rédempteur.

« (Dieu) nous a arrachés à la puissance des ténèbres
et nous a transférés dans le Royaume du Fils de son amour,
en qui nous avons le rachat, le pardon des péchés ;
lui qui est l'image de Dieu l'invisible,
premier-né de toute créature,
car en lui ont été créées toutes choses,
dans les cieux et sur la terre,
les visibles et les invisibles,
soit les Trônes, soit les Seigneuries,
soit les Principautés, soit les Autorités,
toutes choses par lui et pour lui ont été créées ;
et lui est avant toutes choses
et toutes choses en lui subsistent,
et lui est la tête du corps, de l'Eglise,
lui qui est le commencement,
premier-né d'entre les morts,
afin qu'il soit en tout
lui ayant le premier rang,

⁵ Marcel JOUSSE, *Hautes Etudes*, 6 mars 1934, 14^{ème} cours, *L'enchaînement verbal par jeux de mots*, p. 326.

car en lui a trouvé bon toute la plénitude d'habiter
et par lui de réconcilier toutes choses pour lui,
ayant établi la paix par le sang de sa croix,
soit celles sur la terre, soit celles dans les cieux. »
(Col 1, 13-20)

A tout ce débat sur la virginité *post partum*, ajoutons un élément rarement abordé. Nous avons vu que la maternité de Marie relève davantage d'une maternité cognitive que d'une maternité biologique. L'essence même de Marie est d'être une mère pédagogique, une mère de mémoire, celle qui enfante en transmettant la Parole qu'elle a recueillie en son cœur-mémoire :

« Et Marie gardait avec soin toutes ces paroles
et en cherchait le sens dans son cœur. »
(Lc 2, 19)

« Et sa mère gardait fidèlement toutes ces paroles dans son cœur. »
(Lc 2, 51)

Ce rôle de mère de mémoire est confirmé par Rabbi Iéshoua lui-même lorsqu'il déclare à sa mère, au pied de la croix : « Femme, voici ton fils ». Et ce rôle, Marie l'accomplit en étant la source principale, orale et mnémonique, des évangiles.

Dès lors, quel besoin y aurait-il eu pour elle d'avoir des enfants biologiques ?

3. « COUCHÉ DANS UNE MANGEOIRE... »

3.1 Né pour être mangé

Lorsque les anges annoncent aux bergers la naissance de Iéshoua, ils leur donnent un signe de reconnaissance, assez curieux à bien y regarder de près :

« Et tel sera pour vous le signe :
vous trouverez un enfant enveloppé dans des langes
et déposé dans une mangeoire. »
(Lc 2, 12)

Ce signe, on le constate est double : un enfant enveloppé dans des langes, un enfant déposé dans une mangeoire. Certes, qu'il soit déposé dans une mangeoire, peut ne pas paraître banal, mais qu'il soit enveloppé de langes, quoi de plus normal pour un nouveau-né ?

En réalité, le fait que l'enfant soit enveloppé de langes n'est pas aussi ordinaire qu'il paraît. L'usage pour une mère palestinienne, au temps de Iéshoua, n'est pas d'envelopper l'enfant dans des langes, mais de se le garder dans ses voiles, bien au chaud contre elle. Marie accomplit donc un geste peu banal : elle ne se garde pas l'enfant, elle s'en dessaisit, en quelque sorte, en l'enveloppant de langes et en le couchant dans une mangeoire.

Autrement dit, Marie accomplit un geste symbolique d'une grande importance. Inspirée par l'Esprit-Saint, elle pressent que le geste caractéristique de cet enfant qui vient de naître est d'être destiné à être mangé par les hommes. C'est la raison pour laquelle elle ne se garde pas l'enfant et s'en sépare en le couchant dans une mangeoire.

Ainsi, cet enfant, au début de sa vie, est déposé dans une mangeoire, à Bethléem, la « maison du pain » et, à la fin de sa vie, il se donne à manger, sous la forme du pain, au

Cénacle, à Jérusalem. Ainsi se réalise un principe qui régit la pensée palestinienne, celui de symétrie, mis en évidence par Marcel Jousse, où tout s'organise par rapport à axe central, en sorte que ce qu'on trouve au début se retrouve à la fin et réciproquement.

C'est donc parce que le Dieu-Homme allait se donner à manger à la fin de sa vie terrestre qu'il fallait qu'il se donne à manger au début de cette vie. Mais pour cela, il fallait que Marie ne puisse accoucher dans la salle commune, mais dans une étable où se trouverait une mangeoire. On a beaucoup glosé sur une mauvaise traduction du verset 7 du chapitre 2 de saint Luc : « il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie ». On en a déduit qu'on ne voulait pas les accueillir et on en a même généralisé tout un couplet moralisateur sur les migrants qu'on ne voudrait pas accueillir⁶. Ce soi-disant manque d'hospitalité est d'abord un contresens ethnique : dans toutes ces cultures orientales comme africaines, l'hospitalité est un devoir. La réalité est que, pour Marie, la salle commune, où logeaient ensemble les familles, n'était pas un lieu pour accoucher. Mais plus profondément, il fallait providentiellement que l'enfant soit déposé dans une mangeoire.

En réalité, ce n'est pas uniquement au début et à la fin de sa vie que Rabbi Iéshoua se fera manger. Il se fera manger d'abord, pendant trois ans, à travers sa Parole qu'il fera porter, non seulement dans les oreilles de ses apprenants, mais dans leur bouche, car nous sommes dans un milieu d'oralité, où l'enseignement n'est pas seulement écouté mais mémorisé par la répétition en écho. Par notre culture de style écrit, nous ne percevons plus que la Parole n'est pas d'abord une écriture mais quelque chose qui se parle et donc se porte à la bouche, pour être mémorisé et pour être médité.

« Pour les anciens, *méditer* c'est lire un texte et l'apprendre « par cœur » au sens le plus fort de cette expression, c'est-à-dire avec tout son être : avec son corps, puisque la bouche le prononce, avec la mémoire qui le fixe, avec l'intelligence qui en comprend le sens, avec la volonté qui désire le mettre en pratique.

...
« Dans certains textes il ne s'agira que d'un « murmure » réduit au minimum, d'un murmure intérieur, purement spirituel. Mais toujours est au moins supposée la signification première : prononcer les paroles sacrées, pour les fixer en soi ; il s'agit **d'une lecture acoustique** et de **l'exercice de mémoire** et de **réflexion** auquel elle est préalable : parler-penser-se souvenir sont les trois phases nécessaires d'une même activité ; s'exprimer ce qu'on pense et se le répéter permet de l'imprimer en soi. »⁷

Le mot latin *meditatio*, rendu en grec par *méletè*, traduit, dans la Bible, le mot hébreu *haga*, dont la racine, en son sens primitif, signifie *murmurer à mi-voix*. Cette

⁶ « Bethléem, une ville qui n'a ni espace ni place pour l'étranger qui vient de loin, l'obscurité d'une ville en plein mouvement et qui, dans ce cas, semblerait vouloir se construire en tournant le dos aux autres. Marie et Joseph, pour qui il n'y avait pas de place, sont les premiers à embrasser. Celui qui vient nous donner à tous le document de citoyenneté. Celui qui, dans sa pauvreté et dans sa petitesse, dénonce et manifeste que le vrai pouvoir et la liberté authentique sont ceux qui honorent et secourent la fragilité du plus faible. » (Homélie du pape François, Noël 2017). On peut d'ailleurs se demander dans quelle mesure, Marie et Joseph, en déplacement dans leur propre pays pour un recensement, peuvent être assimilés à des « migrants » qui, eux, quittent vraiment leur pays : « Revenant en effet une nouvelle fois, dans son homélie, sur le drame des migrants à travers le monde, [le pape François] n'a pas craint, avec des mots jusqu'ici rarement employés par un pape dans un tel moment, de comparer le périple de Marie et Joseph vers Bethléem avec celui de tous ceux « *contraints de quitter leur terre* » vers une autre « *qui ne les attendait pas, où il n'y avait pas de place pour eux* » (La Croix, 26 décembre 2017).

⁷ Dom Jean LECLERC, *L'amour des lettres et le désir de Dieu*, Le Cerf 1957.

méditation, même à mi-voix, était-elle chantée ? Marcel Jousse, quant à lui, attire notre attention sur le fait que méditer, c'est aussi mélodier :

"*Meditabor* ne veut pas dire « méditer », mais mélodier. *Silvestrem tenui musam meditaris avena* ne veut pas dire : « Tu médites un chant sylvestre sur une flûte d'avoine », sur une petite flûte, mais : « Tu mélodies. » En effet, comme beaucoup d'improvisateurs de Style oral, les bergers de Sicile improvisaient généralement en se faisant accompagner, dans leurs improvisations champêtres, par une petite flûte. Cela n'a rien à voir avec la méditation." ⁸

Mais, après avoir fait manger sa Parole à ses appreneurs pendant trois ans, Rabbi Iéshoua va pousser la logique jusqu'au bout en se faisant manger et boire dans sa chair et dans son sang.

En effet, l'essence du christianisme n'est pas d'imiter le Christ, par une action morale volontaire, mais de le devenir, pour que l'action, la pensée, le sentiment, la volonté de l'Humain ne soient plus les siennes mais celles du Christ :

« Je vis, mais non pas moi !
Vit en moi le Christ ! »

C'est d'ailleurs la raison pour laquelle Rabbi Iéshoua nous demande de « perdre notre âme » pour que la sienne devienne nôtre.

Cela ne peut se réaliser que par manducation car, de même que la nourriture physique doit être mangée, assimilée, pour devenir moi et me faire vivre physiquement, de même Rabbi Iéshoua doit se faire nourriture psychique et pneumatique mangée, assimilée, pour qu'il devienne moi afin que je devienne lui.

3.2 Symbolisme du bœuf et de l'âne

Si Iéshoua est déposé dans une mangeoire, c'est qu'il est né dans une étable, une étable qui appelle la présence toute naturelle des animaux habituellement usagers de cette mangeoire. D'où la présence supposée du bœuf et de l'âne dans nos crèches traditionnelles. Marcel Jousse nous explique pourquoi :

« On n'a pas assez remarqué que Rabbi Iéshoua s'est fait si profondément « paysan » qu'il est né dans une « mangeoire ». Nous disons une « mangeoire » et non pas une crèche pour ne pas édulcorer les expressions si nettement paysannes que nous rencontrons dans les textes évangéliques.

« Dans l'atmosphère paysanne, tout ce qui est paysan se comprend et se complète « à la paysanne ». Aussi, malgré le silence des textes, la présence d'une mangeoire dans laquelle est couché un petit enfant qui vient de naître, appelle tout naturellement les « usagers » de cette mangeoire. Ne nous étonnons donc pas de voir s'acheminer, du fond des *textes prophétiques*, en parallélisme bilatéral, l'âne et le bœuf qui viennent ainsi s'installer dans l'histoire. Ce n'est pas une intrusion, mais une prise de possession...

« Nous surprenons ainsi, sur le vif, l'élaboration paysanne d'un mimodrame analogiquement historique et analogiquement explicatif. Ce n'est ni un mythe, ni une légende. Au plein sens du mot, c'est une réalisation ou une chosalisation »⁹.

⁸ Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 1974, p. 298.

⁹ Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 2008, p. 557, note 20. Cette note est tirée du mémoire de Marcel Jousse, intitulé par Gabrielle Baron *Le testament du Paysan-Professeur, Marcel Jousse*, inédit, version numérisée p. 49.

Cette présence du bœuf et de l'âne dans nos crèches traditionnelles s'appuie aussi sur un texte prophétique d'Isaïe :

« Ecoutez cieus,
prête oreille, terre,
car Dieu parle.
J'ai élevé et fait grandir des fils
et ils se sont révoltés contre moi.
Le bœuf connaît son maître,
l'âne la mangeoire de son propriétaire ;
mais Israël ne me connaît point,
mon peuple n'a pas compris. »
(Is 1, 2-3)

Cette prophétie d'Isaïe est intéressante car elle va nous permettre de réfléchir, non seulement sur la raison « paysanne » de leur présence, mais aussi sur la raison symbolique de leur présence en face de la mangeoire où repose le Dieu-Enfant. Cette présence est symbolique à double titre : d'une part, par le rapport que chacun de ces deux animaux entretient avec le maître qui les nourrit, comme le soulignent Josy Eisenberg et Armand Abecassis, dans un commentaire de la prophétie d'Isaïe que nous venons de citer ci-dessus ; d'autre part, par leur rapport à la nourriture elle-même.

Un rapport symbolique avec la main du maître qui les nourrit

« J.E. - Isaïe distingue le bœuf de l'âne. Le premier « connaît son maître » ; c'est une relation personnelle puisqu'un rapport d'amour. Le mot – *maître* – signifiant aussi *créateur*, le prophète veut dire que le peuple juif devrait reconnaître que Dieu est son créateur et maître ; c'est la conscience religieuse par excellence. [...]

« L'âne, lui, est incapable de reconnaître son maître ; mais il a la *reconnaissance* du ventre : il connaît « *la mangeoire de son propriétaire* ». [...] Le bœuf et l'âne symbolisent ici d'une part une connaissance intuitive et personnelle, un rapport à l'être, et d'autre part une connaissance empirique, liée à l'avoir. »

« A.A. – Ce symbolisme peut être également explicite sur le plan psychologique. L'agriculteur israélite avait constaté que lorsqu'il donnait à manger au bœuf, celui-ci portait son regard sur lui et non sur l'herbe qu'il lui fournissait. « *Le bœuf connaît son maître* » au-delà de la nourriture, au-delà de la simple satisfaction de ses besoins. Au contraire, l'âne est l'animal qui ne porte son regard que vers la mangeoire et n'a jamais un coup d'œil en direction de son maître. Il s'arrête à la satisfaction de son besoin. « *L'âne connaît la mangeoire* » et ne cherche pas « celui » qui lui présente à manger. Il y a donc une distinction introduite par le prophète Isaïe entre deux types de relations : « la relation d'être » qui, par l'intermédiaire d'un objet, naturel ou culturel, vise une communication intime, personnelle, profonde, un don d'esprit et d'âme, pont jeté entre deux présences. Il existe des hommes qui perçoivent, dans l'objet qui leur est offert, le message et le sens profond que l'offrant essaye de leur faire parvenir. Mais d'autres, comme l'âne, ne portent leur regard que sur la forme, la quantité, la nature et la durée de l'objet qu'on leur offre. Ils s'arrêtent au *moyen* de la communication, incapables d'en voir le but et le sens. Ils ne connaissent que « la mangeoire », ils ignorent le visage et le regard bienveillant d'autrui. Disons plus simplement que certaines idéologies sont structurées par le rythme économique et déduisent l'homme et l'histoire des simples besoins du ventre. Elles affirment, par exemple, que les rapports sociaux, politiques, artistiques, culturels et spirituels ne sont que des reflets des structures économiques. Elles construisent le sujet sur le modèle de l'objet. D'autres idéologies, au contraire, dépassent le monde de l'avoir et prétendent structurer les rapports économiques sur le modèle des rapports psychologiques et spirituels. C'est ainsi que les idéologies du besoin s'opposent à celles du désir et nous savons que tout désir est désir de l'Infini.

« Enfin, en termes religieux, nous dirons que les messianismes de l'avoir sont ceux de l'extériorité, et les messianismes de l'être se tournent vers l'intériorité. Il y a ceux qui sont convaincus que l'important pour l'homme est le système digestif et qu'il suffit de changer le monde, l'économie, la société, l'environnement, la politique, pour que l'homme change et devienne meilleur. Et il y a ceux qui pensent que l'important c'est le cœur et l'esprit de l'homme et qu'il faut d'abord trouver la parole qui atteint directement l'être humain et le transforme intérieurement, espérant ainsi que la mutation que subit l'être par la parole qui le disloque d'abord et le reconstruit ensuite, aura pour conséquence directe la transformation du monde. »¹⁰

L'idéologie de l'avoir est une idéologie matérialiste, qui s'est particulièrement manifestée au XX^{ème} siècle dans le marxisme-léninisme et qui continue de s'exercer dans la civilisation occidentale de consommation et de profit. Elle découle d'une connaissance scientifique totalement coupée de la connaissance symbolique. Pour elle, la matière n'est que de la matière, le Réel du Monde d'En Bas ne renvoie à aucune Réalité du Monde d'En Haut, le Réel du Monde d'En Bas n'est pas régi par la Réalité du Monde d'En Haut et l'Humain peut donc en disposer à sa guise et nier toute loi divine, en se prenant pour Dieu. Cette idéologie de l'avoir est totalement symbolisée par l'âne, animal impur, dont le nom hébreu *'hamor* est formé sur une racine signifiant « matière ». Pour l'« âne », la matière n'est que nourriture physique et psychique.

« L'âne possède une triple connotation dans la tradition juive : matérielle, sexuelle, messianique. Il symbolise les forces physiques à l'état brut, la matière non domestiquée et qui doit, comme l'âne, être tenue en laisse. Il symbolise ensuite la violence de cet état primitif à travers la plus forte des pulsions : la sexualité. Ainsi, lorsque le prophète Ezéchiel entend traiter ses contemporains de débauchés, il dit, dans un langage extrêmement cru, qu'ils ont « des membres comme les ânes et des saillies comme des chevaux » [...] Et si le Messie doit venir monté sur un âne, c'est dans doute pour manifester que son avènement implique que l'homme aura définitivement pris le dessus sur l'animal qui, cependant, doit lui servir de véhicule. »¹¹

Le messianisme de l'être est représenté par les religions qui ne séparent pas la connaissance scientifique de la connaissance symbolique. Pour elles, le Réel du Monde d'En Bas n'est pas seulement une nourriture physique et psychique mais aussi et indissociablement une nourriture pneumatique, en dévoilant la Réalité du Monde d'En Haut dont il est la manifestation. Pour elles, le Réel est régi par la Réalité et soumis à elle. Et c'est dans la mesure où la connaissance du Réel et la connaissance de la Réalité, que l'usage du Réel reste soumis aux lois de la Réalité, que réside la régulation authentique et transformatrice de l'Humain. Ce messianisme de l'être est totalement symbolisé par le bœuf ou le taureau, animaux purs. Le nom hébreu du « taureau » est *chor* qui peut se relier à une racine qui signifie « voir ». Pour le « bœuf », la matière est aussi et surtout une nourriture pneumatique.

Un rapport symbolique à la nourriture

Ce n'est pas seulement par le fait que le bœuf regarde la main du maître qui le nourrit tandis que l'âne regarde uniquement la nourriture que ces deux animaux diffèrent. C'est aussi dans leur mode d'assimilation de la nourriture qu'ils diffèrent : le bœuf est un herbivore ruminant, l'âne est un herbivore non ruminant.

Il est intéressant de remarquer que le peuple juif, en affirmant être sous le joug de la Tôrah, se compare à un bœuf sous le joug. Cette analogie est due au fait que, comme le bœuf

¹⁰ Josy EISENBERG et Armand ABECASSIS, *Jacob, Léa et les autres...*, Albin Michel, 1981, pp. 342-343.

¹¹ Josy EISENBERG et Armand ABECASSIS, *Jacob, Léa et les autres...*, Albin Michel, 1981, p. 246.

sous le joug tire la charrue, en se balançant de droite et de gauche, d'un mouvement lent, pesant et régulier, tout en ruminant, de même le peuple juif se balance tout en se remémorant la Tôrah. En effet, un rapport juste à la Parole de Dieu ne consiste pas simplement de la porter à sa bouche pour la mémoriser, lui rendant déjà sa nature essentielle de parole et non d'écriture. Ce rapport juste est aussi de la ruminer, c'est-à-dire de la faire remonter à la bouche pour la remémorer et l'intelliger. C'est pourquoi le milieu monastique parle de « ruminant de la Parole ». Et ce rapport juste à la Parole de Dieu purifie l'humain, comme l'affirme Rabbi Iéshoua :

« Sanctifie-les dans la vérité :
ta parole est vérité. »
(Jn 17, 17)

Et cet animal pur qu'est le bœuf est aussi l'animal du sacrifice parce que la ruminant de la Parole doit amener le ruminant de la Parole à la mort à soi-même pour que vive en lui le Dieu-Homme, selon l'enseignement du Dieu-Homme :

« Si quelqu'un veut venir derrière moi,
qu'il se renie lui-même
et qu'il soulève sa croix
et qu'il me suive.
En effet, qui veut sauver son âme,
la perdra ;
mais qui perdra son âme à cause de moi
la trouvera. »
(Mt 16, 24-25)

L'âne n'est pas un ruminant et il peut se nourrir d'une nourriture plus grossière que le bœuf. Il n'est pas non plus un animal pur et n'est pas un animal du sacrifice. De ce fait, il symbolise les païens pour qui la Parole créée reste une nourriture grossière dans la mesure où ils n'ont pas su l'interpréter et qui n'ont pas encore accès à la Parole révélée. Mais comme le bœuf, il est présent devant la mangeoire où est déposé celui qui est né pour être mangé. L'un comme l'autre sont donc appelés à partager cette nourriture qu'est le Dieu-Homme et à accéder désormais à la vérité de toute chose qu'est ce Dieu-Homme, ce que, ni le païen, à travers la Parole créée, n'avait réussi à faire, ni ce que le juif, à travers la Parole créée et la Parole révélée, n'avait réussi à faire.

Si le bœuf et l'âne symbolisent donc les deux peuples qui sont appelés à venir manger le Dieu-Homme, rien d'étonnant à ce que nous voyons ces deux peuples accourir auprès de celui qui vient de naître, à travers les bergers avec leurs brebis et les mages avec leurs cadeaux.

3.3 L'appel des enseignants palestiniens à l'école de Rabbi Iéshoua

Iéshoua est le pasteur par excellence, c'est-à-dire étymologiquement, « celui qui fait manger »¹². Aussi ne s'étonnera-t-on pas que ce soit, non pas n'importe quels habitants de Bethléem, mais des bergers, des pasteurs, qui soient appelés en premier à cette mangeoire,

¹² Le mot « pasteur » comme le mot « pâtre » et le mot « paître » ont la même racine européenne « *pa-*, *pas-*, *pat-* » signifiant « nourrir » et qui a donné en grec *pateomai* = manger et en latin *pascere*, *pavi*, *pastum* = nourrir et en français les mots « paître », « repaître », « repu », « repas », « pâtre », « pasteur », « pain ». Le pasteur est celui qui fait paître son troupeau et donc manger son troupeau.

ceux dont la fonction est précisément de faire manger leurs brebis, comme nous l'explique une fois encore Marcel Jousse :

« Une mangeoire ne peut pas plus se passer de mangeurs qu'un berger ne peut se passer de brebis. Aussi, bien que les textes soient également muets sur ce point, un paysan ne peut pas ne pas voir s'acheminer, vers la crèche-mangeoire, les bergers historiquement mentionnés, sans se les représenter tout chargés, à pleines épaules, d'agneaux et de brebis.

« Notre vocabulaire, bien trop algébrosé, qui ne nous représente qu'une crèche et des bergers, ne nous fait pas sentir, dans ces deux mots, le geste omniprésent de « manger » qu'évoquent la *mangeoire* et le « faisant manger » ou *pasteur*. Ce pasteur, ce bon pasteur que Rabbi Iéshoua nous montrera, dans ses paraboles, chargeant sur ses épaules sa brebis perdue et retrouvée. »¹³

A travers ces pasteurs qui sont invités à conduire leurs brebis à la mangeoire où le Fils de l'homme est offert à manger, ce sont les Enseigneurs palestiniens qui sont invités à venir à l'école de Rabbi Iéshoua, pour nourrir en vérité ces brebis que la Tôrah orale-orale des rabbis d'Israël laisse sur leur faim :

« Ils étaient comme des brebis qui n'ont pas de berger
et il commença à les enseigner sur beaucoup de choses. »
(Mc 6, 34)

N'oublions pas, en effet, que nous sommes dans une pédagogie d'oralité où l'Enseigneur ne se contente pas de donner son enseignement mais le fait répéter par ses apprenants, où ceux-ci ne se contentent pas d'écouter l'Enseigneur mais mémorisent la leçon. Il s'agit d'un enseignement, non de bouche à oreille, mais de bouche à bouche. En toute vérité, l'Enseigneur est un pasteur parce qu'il fait manger son enseignement en le mettant dans la bouche de ses apprenants qui sont des brebis parce qu'elles mangent physiquement l'enseignement pour ensuite le ruminer et s'en nourrir.

3.4 L'appel des enseignants païens à l'école de Rabbi Iéshoua

Il est intéressant de remarquer qu'après ces Enseigneurs palestiniens appelés à la mangeoire, ce sont d'autres enseignants qui sont appelés à « Celui qui est né pour être mangé » : les mages qui sont les savants du monde païen où dominant le culte des astres et l'astrologie. Eux aussi sont invités à venir « manger » le Rabbi Roi-Messie, c'est-à-dire analogiquement à venir se mettre à son école.

Entre ces deux catégories de savants-enseignants réside une différence dans le mode d'appel. Les Enseignants palestiniens, représentés symboliquement par les pasteurs et leurs brebis, sont appelés par un ange, c'est-à-dire par la révélation mosaïque qui fut apportée par les anges. Les Mages sont appelés par un astre, c'est-à-dire par l'observation de la nature, mais ils devront obtenir la confirmation des Ecritures, auprès des Enseignants palestiniens, pour savoir l'endroit exact où se trouve le Roi qui vient de naître. Remarquons de plus que ces Mages, instruits par l'observation du Réel et confirmés par les Ecritures, se rendent effectivement sur place, tandis que les Rabbis d'Israël, enfermés dans la seule interprétation des Ecritures, n'éprouvent pas le besoin de se rendre sur place. Remarquons enfin que « l'astre qui allait devant eux » pour les conduire à l'enfant « vient et s'arrête au-dessus de l'endroit où était l'enfant » (Mt 10, 9) : l'observation de la nature, confirmée par l'étude des

¹³ Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 2008, p. 557, note 20. Cette note est tirée du mémoire de Marcel Jousse, intitulé par Gabrielle Baron *Le testament du Paysan-Professeur, Marcel Jousse*, inédit, version numérisée p. 49.

Écritures, a atteint son but et termine sa fonction lorsqu'elle a conduit à la connaissance du Dieu-Homme fait chair.

On remarquera donc la complémentarité des trois Paroles de Dieu : Parole créée, Parole révélée, Parole incarnée. La Parole créée s'adresse à tous les hommes qui peuvent la percevoir. Mais cette Parole créée ne se suffit pas à elle-même pour conduire à la Parole incarnée qu'est le Dieu-Homme. Il lui faut passer par la Parole révélée à Moïse et portée par un magistère qui l'interprète pour être conduit à la Parole incarnée. Mais cette Parole révélée ne se suffit pas à elle-même si elle ne renvoie pas à la Parole créée, c'est-à-dire à l'astre qu'il faut suivre pour accéder à la Parole incarnée. Le magistère juif, enfermé dans la seule Parole révélée, ne suit pas la Parole créée et ne vient pas contempler la Parole incarnée.

4. LE CONTEXTE HISTORIQUE

4.1 Fondement astronomique de l'année de naissance de Iéshoua

L'année de la naissance de Iéshoua fut calculée par un moine appelé Denys le Petit. On sait aujourd'hui qu'il s'est trompé dans ses calculs et que Iéshoua est né quelques années avant notre ère. Jean-Christian Petitfils, dans son livre *Jésus*, en se basant sur l'épisode de la visite des Mages, retient la date de l'an 7 avant notre ère. Voici ce qu'il écrit au sujet de l'étoile des Mages :

« Une autre donnée – parfaitement scientifique celle-là – vient conforter le récit évangélique. Le 17 décembre 1603, au château de Prague, l'astronome officiel de la cour impériale, Johannes Kepler, observait la conjonction très lumineuse de Jupiter et de Saturne dans la constellation des Poissons. Leur rencontre apparente donnait dans le ciel l'aspect d'un astre volumineux, visible à l'œil nu. Le 9 octobre 1604, Mars se joignit à ces deux planètes. Par calcul, il établit que le même phénomène s'était produit en l'an 7 avant notre ère. C'est alors qu'il se rappela un texte du rabbin portugais Isaac Abravanel (1437-1508) selon lequel le Messie devait apparaître lorsque Jupiter et Saturne uniraient leur lumière dans la constellation des Poissons. Kepler refit plusieurs fois ses calculs et arriva à la conclusion que l'étoile de Bethléem avait été un phénomène naturel et non surnaturel et que Jésus était né non pas en l'an 1, comme l'avait pensé le moine Denys le Petit, mais en l'an 7 avant notre ère.

« Longtemps, cette découverte fut rejetée par les savants, en dépit d'autres textes semblant la confirmer, mais auxquels on ne prêta aucune attention. [...]

« Tout changea en 1925, lorsqu'un orientaliste germanique, Peter Schnabel, examinant les milliers de tablettes en terre cuite découvertes quelques décennies plus tôt à Abbu-Habbah (l'ancien site sumérien et néo-babylonien de Sippar, à 32 km au sud de Bagdad), tomba sur un calendrier précisant que la conjonction des deux planètes s'était opérée à trois reprises dans le courant de l'année 305 de l'ère séleucide, soit 7-6 ans avant J.-C. Comment ne pas songer aux textes de Matthieu et de Flavius Josèphe dans lesquels il est question d'un astre qui apparaît et qui disparaît avant de réapparaître ? Inutile de dire que les calculs ont été refaits par les astronomes modernes et ont confirmé les mouvements planétaires. La conjonction fut presque parfaite à la fin de mai, au début d'octobre et de décembre de l'année en question. L'année suivante, en 6 avant J.-C., la planète Mars vint rejoindre le couple Jupiter-Saturne, formant avec lui un superbe triangle rayonnant.

[...]

« Quelle était la signification de cette rencontre à trois reprises de Jupiter et de l'astre d'Amarru ? Était-elle l'annonce d'un événement extraordinaire qui allait se produire près des rives de la Méditerranée ? Pourquoi ces astronomes mésopotamiens auraient-ils pris intérêt à un événement qui ne les concernaient pas et entrepris un voyage de près de mille cinq cents kilomètres à travers le désert et les oasis, sur de poussiéreuses pistes caravanières ? Pour rendre hommage à un hypothétique nouveau roi de Syrie ou du pays des Juifs ? Leurs croyances mythologiques ne les poussaient pas à une telle démarche. C'est ici que prend toute sa valeur la suggestion de Christophe Walker : « Si les

Mages ont jamais existé, je pense que la seule explication plausible est qu'ils étaient des juifs de la Diaspora. » Ce seraient donc, au sein de la confrérie des mages chaldéens, des astrologues juifs, fixés sur les bords de l'Euphrate depuis la grande déportation, qui auraient conservé les attentes messianiques de leur milieu d'origine. Dans la mémoire juive, en effet, l'étoile était le symbole phare du Messie à venir. La plus ancienne représentation de l'étoile de la maison de David figure sur un sceau du VII^e siècle avant J.-C. On a vu que le clan des Nazôréens, à côté de Nazareth, avait nommé l'autre établissement qu'il occupait à l'est du Golan « Kokhaba » (l'étoile). Plus tard, au II^e siècle de notre ère, quand le chef zélate Shimon Bar Keziva voulut se faire passer pour le Messie, il se fit appeler Bar Kokhba (le « fils de l'étoile »).

« Rien n'interdit de penser, par conséquent, qu'en l'an 7 avant notre ère, quelques-uns de ces lettrés juifs avaient compris ce que leurs confrères chaldéens ne parvenaient pas à décrypter et avaient acquis la conviction que la naissance du Messie d'Israël était imminente. Au début de mai de cette année-là, de leur observatoire de Sippar, ils virent Jupiter s'éloigner de la constellation du Verseau et entrer dans celle des Poissons, où l'attendait Saturne. Leur rencontre, visible à l'est dans le ciel matinal, eut lieu le 29 mai et dura jusqu'au 8 juin. La deuxième les frappa davantage. La concentration se fit à partir du 26 septembre. Le samedi 10 de Tishri (3 octobre) fut le moment de la plus grande intensité de l'étoile. Or, ce jour-là, à Jérusalem, c'était la fête de Kippour. On peut conjecturer que c'est cette coïncidence qui les décida au voyage. [...] Au bout de six semaines, ils arrivèrent à Jérusalem. On était vraisemblablement à la fin de novembre. Après leur visite à Hérode, ils prirent la route de Bethléem à huit kilomètres de là. « Et voici que l'étoile qu'ils avaient vue au levant les précédait... » écrit Matthieu. Dans le ciel, du 5 au 15 décembre, se produisit la troisième conjonction dans la même constellation des Poissons. Elle était plus parfaite que les précédentes. L'étoile nouvelle étincelait dans le crépuscule en direction du sud. Descendant par la route de Jérusalem, ils avaient l'étoile devant eux, qui semblait les guider vers Bethléem... »¹⁴

4.2 Fondement scripturaire de la date de la naissance de Iéshoua ¹⁵

« Des idées répandues

- les récits de l'enfance chez Matthieu et Luc seraient des écrits tardifs voire des fictions ou légendes sans fondement historique...
- la date actuelle Noël le 25 décembre a été décidée pour christianiser la fête romaine du *Sol Invictus*, le « Soleil vaincu », qui célébrait le solstice d'hiver...

Qu'en penser ?

Le premier auteur à présumer un lien entre la fête de Noël et la fête romaine ébauchée par l'empereur Aurélien en rapport avec le solstice d'hiver, a été Denis Bar Salibi, un auteur oriental († 1171, Syrie), qui connaissait mal l'Occident. Son idée a été reprise à l'époque moderne, sans un nécessaire discernement.

Des traditions chrétiennes anciennes rapportaient la date de la Nativité du Christ à celle de l'Annonciation, le 25 mars ; d'autres donnaient à la Nativité une date différente du 25 décembre. C'est après la fin des persécutions (313), grâce à sa liberté de rayonnement, que la papauté romaine proposa d'harmoniser la date de Noël au 25 décembre. Dans cette décision, la fête de la « Naissance du Soleil Vaincu » voulue par Aurélien peu avant sa mort (275) ne jouait pas vraiment de rôle ; elle n'avait d'ailleurs été qu'un bref épisode de remise en valeur du vieux culte oriental et solaire de Mithra, placée à la fin des Saturnales romaines – l'empereur Julien l'Apostat (361-363) tentera aussi une telle remise en valeur. Le choix d'Aurélien du 25 décembre plus spécialement était sans doute lié au fait qu'à Rome de nombreux chrétiens fêtaient déjà Noël à cette date, et qu'il le savait. Au

¹⁴ Jean-Christian PETITFILS, *Jésus*, Fayard, 2011, pp. 461-465.

¹⁵ Article de S PEROUSE dans le bulletin d'EEChO n° 101 de décembre 2022, partie 2.

demeurant, dans le calendrier julien de l'époque, le solstice d'hiver tombait le 23 et non le 25.

Des études récentes apportent des éléments supplémentaires

Un manuscrit de la grotte 4 de la mer Morte, le 4Q321, contient un *calendrier* des services du Temple, qui indique, pour chaque semaine de l'année, la classe sacerdotale qui doit y officier. On y découvre *lors de quelle semaine* la classe de Zacharie, père de Jean le Baptiste, prenait son service dans la troisième année d'un cycle de six ans, le huitième mois de l'année, à peu près dans la semaine du 24 au 30. Cela correspond à *la fin de notre mois de septembre* (le calendrier byzantin fête justement la conception de Jean-Baptiste le 23 septembre) : si Jean le Baptiste est né 9 mois plus tard, vers le 24 juin, c'est pour nous la "saint Jean".

Les correspondances entre le calendrier hébreu lunisolaire et celui julien des Romains (depuis Jules César) étaient un peu approximatives, aucun des deux n'étant parfaitement régulier : le 25 décembre vient du 25 du mois correspondant de *kisleu* et le 25 mars du 25 *adar*. Ces dates ont été transposées telles quelles d'un calendrier à l'autre ; c'est seulement de nos jours qu'on arrive à des datations fiables, pour ainsi dire absolues, grâce à la précision des calculs astronomiques.

Quel rapport avec Noël ?

Les récits de l'enfance rapportent que l'ange Gabriel annonce à Marie que "sa cousine en est à son 6ème mois", ce qui indique que Jésus naîtra 6 mois après Jean le Baptiste, c'est-à-dire 6 mois après le 24 juin, soit au plus près du 24 décembre.

Il y a donc une grande cohérence entre la précision des coutumes juives et les évangiles de l'enfance, dans Luc (1, 5-13) pour Zacharie, et Luc (1, 36) pour Elisabeth.

Dans les trois premiers siècles, les chrétiens fêtaient plutôt le 6 janvier, qui clôturait la fête juive d'Hanoukka, fête de la Dédicace (du Temple) et des lumières, célébrée durant huit jours au milieu des 12 jours séparant le 25 décembre et le 6 janvier (selon le décompte du calendrier juif). Les chrétiens préféraient en effet mettre en honneur l'Épiphanie c'est-à-dire la manifestation de l'Enfant au monde, plutôt que sa naissance, puisque fêter une naissance était plutôt païen, selon la critique qu'Origène en fait († 253 – *Homélie VII sur le Lévitique*, 3, 2). En fait, Noël était déjà fêté davantage en Occident qu'en Orient, où la grande fête reste l'Épiphanie.

Mais pourquoi le Fils de Dieu n'aurait-il pas décidé d'utiliser le cadre des fêtes juives pour le moment de sa venue, spécialement celle des lumières ?

Ajoutons que **Saint Jean-Chrysostome (345-407) a écrit** : « *Le grand prêtre seul entrait une fois l'année dans le Saint des saints... Alors que Zacharie est entré dans le Saint des saints, c'est alors qu'il a reçu l'heureuse nouvelle de la naissance de Jean. Zacharie est sorti du Temple et Elisabeth a conçu après le mois de septembre. C'est, après le mois de mars, le sixième de la grossesse d'Élisabeth, que Marie commença à concevoir. Or, en comptant neuf mois... nous arriverons au mois présent (décembre) dans lequel est né Jésus-Christ Notre Seigneur* » (*Homélie sur la fête de la Nativité de Notre Seigneur Jésus-Christ*).

Ainsi sait-on que l'Église n'a pas eu besoin de « christianiser » les fêtes païennes, selon ce qui est répandu un peu partout, elle avait les éléments pour fêter la naissance du Christ à la date la plus juste.

* : Zacharie était de la classe d'Abiah, indiquée dans un autre fragment de la même grotte, le 4Q328 [1], rendant compte du service pontifical selon les années et les saisons (ou trimestres), à la ligne 4 : « *Pour la troisième année, Miya]min, Petahia, Abi[ah et Yakhin]* ».

La famille Abiah était donc en tête du troisième trimestre de la 3^e année du cycle de 6 ans, quelques jours avant la fin du mois de septembre.

En complément : Les origines de la fête de Noël - Père Frédéric Guigain ([Partie 1](#)) / ([Partie 2](#)) »

4.3 Naissance de Iéshoua, solstice d'hiver et Fête de la Lumière ¹⁶

« Dieu a voulu s'incarner dans l'histoire : Il a choisi son lieu, Il a choisi son moment. Jamais par hasard, toujours pour « dire » quelque chose. Parce que tout ce qu'Il donne à l'homme est parole. Et en déterminant ce moment de l'histoire, Dieu disposait de deux « langages » compréhensibles par l'homme : celui de la nature et celui de la culture.

« Cet événement lumineux qu'est Noël, comme déjà pressenti dans les croyances préchrétiennes, pouvait effectivement trouver dans le solstice d'hiver une symbolique naturelle, universelle. Celle du retour de la lumière, de la fertilité, en Palestine où le solstice d'hiver inaugure effectivement le rallongement de la durée du jour. Mais le Seigneur est précis, parce qu'Il est vérité. Le solstice d'hiver, dans le calendrier julien de l'époque, tombe le 23 décembre. Il ne tombe plus le 25 comme au temps de l'empereur Aurélien qui institua le culte du Sol Invictus. Et je crois qu'on peut se permettre de chipoter sur cette différence, parce qu'on parle bien ici du solstice comme d'une réalité naturelle, et non comme construction culturelle. Et que ne pas chipoter là-dessus pourrait nous conduire à occulter une autre réalité essentielle. Et lumineuse.

« Cette réalité, c'est le sens de l'incarnation donné aux fils d'Israël pour qui le Christ est venu en premier, dans le langage de leur culture. Plus précisément, dans le langage de leur culte. Parce que, au risque de dire une évidence, Dieu ne s'est pas incarné en romain. Il s'est incarné en juif. Et dans le substrat *naturel* de l'an 7 avant notre ère (-6 de l'ère courante, pour ceux qui bossent avec l'informatique), alors que se réalise une conjonction planétaire particulière qui pourra guider les mages venus d'orient, le solstice d'hiver (*réalité naturelle*) clôturé l'octave de Hhanouka (*réalité culturelle*). Merveilleuse conjonction ! Tu vas voir pourquoi.

« Hhanouka célèbre la dédicace du Temple 159 ans plus tôt. Flash back. 3 ans avant cette dédicace, les Séleucides envahissent Jérusalem, terrorisent les fils d'Israël, abolissent le service du Temple, interdisent la circoncision, brisent toutes les fioles d'huile sainte servant à la Ménorah et élèvent un autel à Zeus devant l'autel du Seigneur. Le 25 kisleu (calendrier juif) de cette année, le premier culte païen est célébré dans le Temple. 3 ans plus tard, un certain Yehudah ha-Makkabi (Judas Maccabée) se révolte avec son clan contre ces païens, et parvient à les chasser. Mais le culte ne peut pas reprendre d'un claquement de doigts. Le Temple doit être purifié. Pour cela, il faut faire brûler la Ménorah pendant huit jours, une octave, avant de reprendre le culte. Or les fils d'Israël n'ont plus d'huile sainte. On en retrouve juste une fiole, pour un seul jour. Et sans retour au culte, il est impossible d'en produire à nouveau. La Ménorah est malgré tout allumée avec la seule fiole d'huile sainte restante, le 25 du mois de kisleu, 3 ans jour pour jour après la profanation. Et le miracle se produit alors : Dieu fait brûler la lumière pendant huit jours. D'années en années, les fils d'Israël fêteront Hhanouka, la fête de la lumière et de la dédicace du Temple, le 25 du mois de kisleu, durant huit jours (*).

« Comme tu le sais, le calendrier juif est luni-solaire, et donc les mois « glissent » par rapport au temps solaire. 159 ans après la première dédicace, en l'an 7 avant notre ère, le 25 kisleu correspond alors au 15 décembre du calendrier de l'occupant romain. Juste huit jours avant le solstice d'hiver. Ce sera la 160^{ème} fois que la Ménorah brûle ainsi durant une octave pour la purification du Temple - quatre fois 40, soit une quarantaine de purification pour chaque dimension du corps de l'homme que figure le Temple (les deux visibles que sont femme et homme, et les deux invisibles que sont prêtre et grand prêtre) afin que la restauration soit complète. Et au terme de cette octave, au jour du solstice d'hiver, le vrai Temple jaillit dans l'histoire des hommes. C'est le Dieu qui s'incarne, littéralement qui prend chair. Le fils du Dieu vivant, né d'une femme. L'enfant de Bethléem est au Temple de pierre ce que le corps glorieux du ressuscité est à notre corps. Avec lui, le retour universel de la lumière ; avec lui la dédicace du vrai Temple. « Détruisez ce Temple, et en trois jours je le

¹⁶ Joël SPRUNG, *A la lumière de Noël*, <http://pneumatis.over-blog.com>, 20 décembre 2012.

reconstruirai » dira-t-il au début de sa vie publique. « Mais le Temple dont il parlait c'était son corps ». Oui, alors que le mécréant Hérode avait entrepris comme un nouveau sacrilège, aux jours de la naissance de la Sainte Vierge Marie une quinzaine d'années auparavant, la rénovation du Temple, l'incarnation inaugure bel et bien l'achèvement par Dieu de son Temple, fait de chair et non plus de pierre. A nouveau quarante ans après ces paroles, le Temple de pierre sera détruit à jamais. Il n'y aura plus au monde que le véritable corps du Christ, réalisé dans son sacrement qu'est l'Eglise.

« Ainsi Noël est bien la fête de la lumière et la fête de l'inauguration du vrai Temple. Mais déjà les disciples de Jésus vont porter la bonne nouvelle aux nations. La foi au Christ prend son essor au fil des siècles, et il faudra fixer la fête de Noël dans le calendrier de l'empire. C'est ce qu'on appelle le processus d'inculturation. Le 25 du mois de kisleu devient le 25 décembre, et l'octave de Hhanouka devient l'octave de Noël. Pour faire mémoire de la fête de la dédicace, on conserve le jour, le 25. Et pour mémoire du solstice d'hiver, on choisit le mois de décembre (sachant bien d'ailleurs que dans le calendrier julien, le solstice se déplace au fil des siècles). Par un miracle supplémentaire de la Providence, cette date recomposée, inculturée, du 25 décembre correspond à une fête romaine dont le sens évoque précisément la victoire de la lumière sur les ténèbres. Ce n'est pas une colonisation de la fête païenne par la fête chrétienne, c'est une rencontre providentielle du substrat culturel romain avec le Dieu vivant ! Christ est venu en ce temps unique de l'histoire qui voit se croiser les trois plus grandes civilisations humaines. Cette date du 25 décembre porte tant de sens que plusieurs siècles plus tard, au moment du passage au calendrier grégorien, malgré le décalage des jours, on conservera cette date, même en ayant globalement oublié pourquoi (quelques siècles d'antijudaïsme y auront largement contribué). L'Esprit de Vérité qui vient au secours de notre faiblesse, guidera son Eglise afin qu'elle conserve ce jour du 25 comme écho de la dédicace du Temple, et ce mois de décembre comme évocation du solstice. »

Conclusion

Nous avons vu plus haut que Marcel Jousse fait ce commentaire à propos du mimodrame de la naissance de Iéshoua :

« Nous surprenons ainsi, sur le vif, l'élaboration paysanne d'un mimodrame analogiquement historique et analogiquement explicatif. Ce n'est ni un mythe, ni une légende. Au plein sens du mot, c'est une réalisation ou chosalisation. »¹⁷

Nous comprenons, en effet, après un tel décodage analogique que nous venons de réaliser que ce n'est pas seulement par son enseignement que Rabbi Iéshoua est pédagogue, c'est par tous les événements de sa vie. Rien n'est fait au hasard, chaque détail a une haute portée, il renvoie à une signification, c'est donc un acte pédagogique. Chaque événement de la vie de Iéshoua est un mimodrame historique analogiquement explicatif, mais explicatif à la paysanne, c'est-à-dire explicatif par le concrétisme de gestes empruntés à la vie paysanne. Certains exégètes historico-critiques ont beaucoup de mal à concilier historicité et analogie et nie l'historicité au nom de l'analogie. Pour eux, les récits de l'enfance de Iéshoua, en particulier, sont une relecture mythique faite par les communautés chrétiennes. On peut soit admirer le génie mythique de ces communautés, soit admirer le génie historique de Dieu.

¹⁷ Marcel JOUSSE, *La Manducation de la Parole*, Gallimard, 1975, p. 167, note 20.